



---

N<sup>o</sup> 24. — 30 Septembre 1823.

---

## ÉCLAIRS.

*De la Religion politique. — Le siège de Cadix : les soldats de Buonaparte et les soldats de la légitimité. — M<sup>me</sup> de Stael et les romantiques. — Riégo, ou le héros apprenti dans la boutique d'un maréchal. — Les petites affiches de la Foudre. — Lithographie : le duc de Bordeaux écoutant le récit de la guerre d'Espagne. — Le nouvel Eden, ou le paradis des cortès.*

---

*AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire le 30 septembre sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du Journal.*

---

### DE LA RELIGION POLITIQUE.

La religion ! que ce mot est grand ! La religion est pour l'intelligence humaine le premier essai de l'infini : aussi,

IX.

47

dans toutes les choses où notre esprit trouve un vaste développement, toutes les fois que notre âme se précipite vers un immortel avenir, qu'est-ce qui agit en nous ? La religion.

En politique, la religion doit agir davantage pour déterminer le cercle que la conscience et la bonne foi ne peuvent outre-passar, que pour développer le génie de la pensée : car il faut remarquer que, lorsque le sentiment religieux exerce son influence sur les intérêts matériels, c'est pour leur imposer de justes limites ; quand, au contraire, il agit sur des espérances d'un ordre plus relevé, c'est pour les affranchir de toutes bornes.

La religion politique n'est donc autre chose que la justice, appliquée d'une manière rigoureuse aux intérêts les plus essentiels de la société humaine ; et sa pratique n'appartient pas à une âme commune, car des obstacles innombrables surgissent de toutes parts : la dignité nationale, l'indépendance du territoire, le bonheur du peuple, se trouvent souvent dans un état de contradiction apparente avec la religion politique. La religion est comme un flambeau qu'une flamme céleste alimente, qui éclaire le chemin d'une autre vie, et qui ne jette, sur les voies obscures de la terre, qu'un pâle reflet.

La religion politique des hommes d'État agit d'une manière directe sur la moralité des peuples ; et, à son tour, cette moralité réagit sur ceux qui exercent le pouvoir. Mais elle ne peut pas être offerte, dans toute sa stoïque âpreté, à une nation corrompue, de même que des alimens trop forts ne conviennent pas à un convalescent.

Ce serait un examen intéressant et curieux à la fois, de rechercher à quelles époques de notre histoire le sentiment de la religion politique a été davantage respecté, et si ce respect n'a pas toujours tourné au profit de la dignité nationale.

La modération n'est pas la même chose que la religion politique : on confond aujourd'hui souvent la modération avec le système de *bascule*. Vous vous croyez un Archimède, parce que vous avez dit que la sagesse consistait à maintenir deux poids égaux ; mais ce n'est pas là la question. Il faut savoir de quoi se compose chacun de ces poids : car si dans l'un des fléaux vous jetez tous les principes qui corrompent, et les hommes corrompus ; et que, dans l'autre, se trouvent la Justice et la Religion en deuil, et les victimes en larmes, votre égalité prétendue n'est plus qu'une horrible oppression.

Je ne vois, me direz-vous, que des passions politiques dans la société actuelle. Cela est possible ; mais cherchez encore : les principes doivent être quelque part. Si je reconnaissais avec vous que les passions politiques sont partout, je vous forcerais, au moins, à reconnaître avec moi qu'il y a des passions qui sont dans le voisinage des principes ; tandis que les autres errent dans le vide, ne pouvant jamais recevoir d'autres conseils que d'elles-mêmes.

De tous les ministres qui, depuis la restauration, ont passé rapidement à travers la Charte et le trône, pour retomber, pour la plupart, dans la caisse des pensions, en citerait-on plusieurs qui aient eu une religion politique ! Il ne faut pas s'en étonner : l'homme qui avait assassiné le duc d'Enghien, et qui passa son poignard à Louvel, avait tout corrompu ; et la corruption est bien plus profonde quand elle vient par la richesse que par la pauvreté.

Mais l'avenir nous promet de meilleures destinées. Le temps des grandes iniquités est passé ; nous avons enfin trouvé un peu de calme pour examiner notre situation : nous avons besoin de régler nos comptes avec notre histoire. Le sentiment de la vraie grandeur renaît parmi

nous, depuis qu'un trône que les siècles avaient respecté, et qu'une usurpation de quelques jours avait outragé, s'élève dans l'opinion des peuples. Ce trône s'agrandit lui-même par les gages nouveaux de sa durée, que lui apportent, comme un tribut, les années qui se succèdent.

Qu'il croisse protégé par notre amour, cet espoir du trône, le plus sacré de tous, cet enfant sur lequel reposent les destinés d'une nation si grande et par sa gloire et par ses infortunes ! Il naquit près d'une tombe ; et le premier bruit que ses oreilles entendirent était le murmure sourd d'une tempête. Comme tous les rois, comme tous les hommes, il est né parmi les larmes ; il n'a jamais vu celui qui lui donna le jour, mais il a entendu le nom de Berry répété mille fois autour de son berceau, comme un bruit solennel. Son premier regard semblait chercher le sourire de son père : hélas ! il ne l'a pas rencontré. Mais une mère inconsolable a senti adoucir ses regrets, en voyant le nouveau venu des rois : elle retrouvait l'image de celui qu'elle pleurait encore, de celui que nous pleurerons toujours avec elle : et ses yeux, en contemplant ce jeune lis, sur lequel s'appuie un long avenir, versèrent des larmes moins amères.

Oui, comme ses illustres aïeux, il aura une religion politique, celui qui ne pourra regarder son berceau sans se rappeler un miracle. Elle sera dans son cœur, cette religion qui a soutenu, à travers les révolutions et les siècles, le trône pour lequel il est né. S'il contemple le passé, il trouve dans sa race des héros et des saints. Louis IX, le martyr de la religion ; Louis XVI, le martyr de l'amour du peuple ; Berry, le martyr de la légitimité, lui montrent du haut des cieux le chemin de la justice et de la gloire. Mais déjà son jeune cœur s'anime au récit des vieux faits d'armes ; il écoute avec l'impatient ardeur du courage l'histoire de ces guerriers qui dans ce moment

trionphent du dernier effort des révolutions : on dirait qu'il regrette de ne pas partager leurs périls et leurs lauriers. Il sera grand, car déjà il a compris la gloire !

C. DESMARAIS.

---

## LE SIÈGE DE CADIX

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE, EN 1810, 1811, 1812,

Dédié à M. le général Foy ;

*Par Eugène de Monclave. (1)*

Au moment où le drapeau français parcourt triomphant toutes les provinces de l'Espagne ; où Cadix, ce dernier refuge de la félonie armée, ne peut plus tenir que quelques jours, pourquoi publier la relation du siège que firent de cette même Cadix, et sans aucun succès, les troupes de Bonaparte ? L'historien veut donc comparer les époques, et peindre tour à tour la noble énergie d'un peuple qui se lève tout entier contre un conquérant usurpateur, et la joie d'une nation que ses amis viennent sauver de l'anarchie ? Non : M. Eugène de Monclave assure qu'en écrivant le siège de Cadix pendant les années 1810, 1811 et 1812, il n'a voulu établir aucun parallèle entre les évènements de cette époque et ceux de 1823. Son ouvrage est donc tout bonnement le récit d'une opération militaire, et, qui plus est, d'une opération fort malheureuse. Si, gardienne fidèle des succès et des revers, l'histoire doit retracer les uns et les autres avec une égale impartialité, il me semble que celui qui veut écrire seulement une page des fastes de sa patrie pourrait choisir un triomphe au lieu d'une défaite. Si l'on avait tant soit peu de méchan-

---

(1) A Paris, chez Ponthieu, au Palais-Royal.

cheté, on supposerait, avec quelque vraisemblance, que la brochure nouvelle est une de ces ridicules prédictions dont nous régale depuis long-temps les feuilles libérales, et dont le sens est celui-ci : Bonaparte, le grand Bonaparte, l'homme du Destin, a échoué devant Cadix; jugez si vous, pauvres soldats de la légitimité, vous pouvez espérer un meilleur sort! De pareils augures sont heureusement démentis par le canon et les baïonnettes de l'armée royale.

Quoi qu'il en soit des intentions de M. de Monclave, je me bornerai à faire sur son écrit quelques observations de détails. Et d'abord il faut relever une contradiction choquante.

Aux pages 6 et 7, il est question d'un capucin, commandant de place, « qui, au moment d'une action, parcourait les rues, le sabre d'une main, et de l'autre l'image d'un Dieu de paix. Ce religieux (dit M. de Monclave) eût mieux fait sans doute de ne pas quitter son couvent, et de laisser à un chef plus habile le soin de diriger l'élan d'un peuple *qui ne demandait qu'à combattre pour son indépendance.* »

Et bientôt, à la page 9, je lis : « La conquête de l'Andalousie ne fut, pour ainsi dire, qu'une promenade militaire : presque partout *l'ennemi prit la fuite* à notre aspect, sans vouloir tenter le sort des combats; *de nombreux détachemens venaient chaque jour déposer leurs armes, et la cavalerie ne cessait de ramener les fuyards.* »

Sont-ce donc les mêmes hommes qui ne demandaient qu'à combattre pour leur indépendance, et qui venaient en foule déposer leurs armes? Non, sans doute: les vrais Espagnols, les sujets fidèles, opposaient à l'ambition du *Corse* une résistance invincible; et je parierais que ceux qui, en 1812, venaient déposer les armes sont les mêmes qui ont montré depuis de si beaux poumons dans les as-

semblées populaires , et de si bonnes jambes dans les batailles.

L'auteur du *Siège de Cadix* a véritablement du malheur. Je suis sûr que l'esprit de parti ne l'a pas influencé le moins du monde : eh bien ! on serait tenté de croire le contraire. Ainsi, à propos de l'origine de Cadix, on trouve la petite plaisanterie de rigueur sur les choses saintes. Et puis nous avons plusieurs maréchaux en Espagne dans la guerre de 1811 et de 1812 : M. de Monclave parle d'eux ; et il se trouve que le duc de Bellune, aujourd'hui ministre du Roi , que le duc de Raguse, aujourd'hui major-général de la garde royale , font sans cesse des fautes , des bévues , tandis que le maréchal Soult est un héros qui soumet et pacifie toutes les provinces qu'il parcourt. Voyez ce que c'est que l'aveuglement des ultras ! si j'étais Roi de France , moi , je choisirais justement pour commander mes armées ceux dont M. de Monclave relève si souvent la prétendue impéritie. L'auteur nous engage, au reste , à *reposer nos regards* sur la belle conduite du général Foy.

A propos du général Foy , c'est à lui que *le Siège de Cadix* est dédié ; et j'ai gardé , comme on dit, pour la bonne bouche , l'examen de cette dédicace , qui n'est pas le morceau le moins curieux de l'ouvrage.

« Qu'est-ce qu'une épître dédicatoire , demande M. de Monclave ? — Je vous dirai cela quand j'aurai lu la vôtre. — C'est , répond lui-même l'auteur, presque toujours un traité conclu entre un écrivain qui cherche à s'avilir , et un grand seigneur qui croit s'immortaliser en soudoyant la bassesse. » Bien ! Alors , pour ne pas être supposé bas et vil , je dédierai mon premier ouvrage à mon cordonnier ; et j'ai du mérite à suivre votre conseil , M. l'auteur, car vous ne prêchez pas d'exemple. Je vous déclare que le général Foy est un grand seigneur, et que, parce que vous l'appellez mon général , cela n'empêche pas les autres de l'appeler M. le comte.

« A qui doit s'adresser naturellement la dédicace d'un épisode de la guerre d'Espagne ? N'est-ce pas à l'un de ces braves qui parcoururent tant de fois cette péninsule en triomphateurs ? »

Permettez : je ne vois pas, quand on choisit pour sujet de son livre le récit d'une défaite, pourquoi on le dédierait à un triomphateur. Mais, en tous cas, vous aviez là le maréchal Soult, qui joue le premier rôle dans votre ouvrage, tandis que le général Foy n'y est nommé qu'une seule fois.

Enfin, après avoir dit au général que *l'estime publique l'environne*, que *son épée fut long-temps le soutien de la patrie*, que *sa voix éloquente défend aujourd'hui les droits de sa patrie*, que *les partisans de l'esclavage frémissent à son aspect*, que *son nom ira glorieux à la postérité*, M. de Monclave s'écrie : « Je m'aperçois que, *sans m'en douter*, je fais votre éloge, etc. »

*Sans m'en douter* est assez drôle ; mais je ne vois pas de raisons pour s'excuser d'un éloge sincère et indépendant. Nous n'en sommes pas encore venus au point de composer une dédicace en ces termes : « Citoyen, je te dédie mon livre. »

Plaisanterie à part, je désire que la dédicace du *Siège de Cadix* porte bonheur à cet ouvrage. S'il n'est pas d'un grand intérêt, on peut cependant y trouver des documens utiles. Le style en est d'ailleurs correct et sans prétentions.

---



---

**LITTÉRATURE.**
**DE M<sup>me</sup> DE STAEL**
*Et du genre romantique.*

La métaphysique française doit beaucoup à madame de Stael, bien que cette femme célèbre n'ait traité à fond dans ses ouvrages aucune des questions qui se rattachent à cette science. Mais, dominée à la fois par son goût pour les idées abstraites et par une imagination riche et féconde, elle jetait, comme en passant, sur tous les sujets, quelques-unes de ces pensées neuves qui en suggèrent mille autres dans l'âme du lecteur attentif. Jusque là on s'était beaucoup occupé en France de la philosophie scholastique, qui n'apprend rien, et d'une sorte de philosophie antireligieuse qui fait tout oublier. Mais la philosophie de l'âme, celle qui enseigne bien des choses, parce qu'elle prend son point de départ en nous-mêmes et dans notre sensibilité, pour rechercher ensuite le rapport entre celle-ci et le monde intellectuel et physique; cette philosophie n'avait point été cultivée. Rousseau le premier l'avait présentée dans ses pages éloquentes; mais, soit que le malheur l'eût trop irrité, il y avait dans l'âme de Rousseau plus de chagrin que d'amour; il n'avait pas connu ce secret de mélancolie où il n'y a que des regrets et des espérances, mais où ne se rencontre nulle haine, nul ressentiment; qui tend, par son développement naturel, à prolonger l'existence intellectuelle, et qui découvre ce qu'il y a de plus caché et de plus mystérieux dans la vie, par le besoin sublime d'ennoblir la vie elle-même.

Dans son ouvrage intitulé *Delphine*, madame de Stael a fait plus ou moins qu'un roman; parce que, d'un côté-

té, elle a négligé des qualités essentielles au genre ; parce que, de l'autre, elle a dépassé les limites de ce genre lui-même. Mais il faut dire qu'il est difficile de bien écrire un roman si l'on ne peut peindre des sentimens qu'on a éprouvés soi-même : madame de Stael était, par la force de ses pensées et par ce qu'il y avait de contradictoire entre l'énergie de ces mêmes pensées et les sentimens naturels à son sexe, une espèce de phénomène intellectuel. Elle écrivait comme elle sentait ; et, par cela, elle était portée à attribuer aux femmes une exaltation purement idéale qui ne leur est pas ordinaire ; à donner aux hommes un tourment d'ambition, un matérialisme d'existence, au delà desquels les hommes même vulgaires transportent presque toujours leur existence.

De même que moralement madame de Stael semblait n'appartenir à aucun sexe, ses ouvrages semblent n'appartenir à aucun genre déterminé ; son génie échappe à toutes les règles, parce que les hautes pensées qui la dominent cherchent de toute part à se faire jour, soit que l'auteur écrive un dithyrambe ou qu'elle trace une page descriptive.

Mais ce penchant à secouer tout frein littéraire n'était pas particulier à l'auteur de *Corinne* : il commençait à se répandre comme un nouveau dogme dans tout l'empire littéraire. La révolution, qui avait bouleversé tous les anciens errements politiques, semblait avoir imprimé en même temps un certain esprit de désordre au génie des lettres. Il fallait quelque chose de neuf en tout genre au monde vieilli : et comment parvenir à ouvrir la mine de l'inconnu, si l'esprit, par un abandon trop voisin du délire, ne mettait pas en œuvre toutes ses forces pour se porter en avant ? D'ailleurs, notre littérature allait puisant de toute part dans les trésors de toutes les littératures de l'Europe. Ces littératures, qui étaient restées bien loin de la pureté classique de la littérature française, impri-

maient le sceau de leur irrégularité à leurs imitateurs, comme une punition du larcin. De là est venu ce qu'on est convenu d'appeler le genre romantique, sans trop en assigner le motif, seulement et par opposition au genre classique. Mais le vague de ces dénominations, l'impossibilité même de réunir en seul faisceau les différentes idées qu'elles expriment, n'ont pas permis encore le développement d'aucune discussion approfondie sur ce sujet. Ce qu'il faut dire, c'est qu'avant tout le besoin d'une littérature quelconque est d'émouvoir : mais la source des émotions est comme un secret mystérieux dont le charme cesse aussitôt qu'il est découvert. L'homme veut être ému en allant du positif à l'inconnu. Il faut donc, d'après ces principes, que les littératures se renouvellent sans cesse, en recherchant de nouvelles combinaisons dans les trésors de la sensibilité. La littérature suit et accompagne le développement de la sensibilité nationale : elle l'exprime quand cette sensibilité est devenue plus active par son perfectionnement même, lorsque tous les objets du monde visible et du monde intellectuel lui fournissent des émotions et des pensées. La littérature doit être à ce période pleine d'émotions et de pensées : je ne sais pas si alors la littérature est classique ou romantique : ce que je sais, c'est qu'elle est moins régulière, mais plus touchante et plus vive. Toutefois, des défauts nombreux ressortent de ce qu'il y a de trop impétueux dans ce nouvel essor des facultés intellectuelles. A toutes les époques, les mots, même dans les langues les plus riches, manquent à l'expression de la sensibilité ; mais cette pauvreté des langues se fait bien autrement sentir au temps où, la sensibilité prenant tout son développement, il faut exprimer par des mots anciens des émotions nouvelles, et peindre des mouvemens inattendus avec des expressions ordinaires qui n'ont rien d'inusité. Alors on voit le génie se tourmenter vainement ; et comme il ne lui est pas permis d'inventer

des mots , il invente des alliances de mots que le goût , législateur non passionné , n'approuve pas toujours.

Cyprien D.

---

## NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR RIÉGO.

Ce héros a vu le jour dans un village de l'Estramadure , pays fertile en chênes , et qui fournit des jambons exquis à toute l'Espagne. Riégo a sans doute la protubérance du *civisme* , car il a toujours montré une prédilection extrême pour les arbres de sa patrie. Jeune , il se nourrissait de leurs fruits (1) ; homme fait , il se pare de leurs feuilles. L'instinct de la gloire se développa de très-bonne heure chez Riégo : car , de tous les métiers que son père lui proposa d'apprendre , il choisit fièrement , et sans hésiter un instant , celui de maréchal.....

Ferrant un jour le cheval d'un voyageur , celui-ci laissa tomber de sa poche , et sans s'en apercevoir , un livre que le héros futur ramassa : c'était un *Abrégé des Mœurs de la Grèce*. Riégo y lut que le vol était en honneur à Lacédémone : cette découverte le charma , et détermina son penchant pour le gouvernement républicain. Décidé à vivre en Spartiate , il débarrassa son maître de quelques superfluités , et quitta le pays par modestie , voulant se dérober aux *honneurs* que son premier essai aurait pu lui attirer , et dont il ne se croyait pas encore digne. Le nouveau républicain était alors âgé de quinze ans ; il savait passablement lire dans un livre. Mais son caractère indépendant et fier n'avait jamais pu se prêter à l'humiliation d'apprendre à écrire.

Le jeune Riégo prit ensuite le parti de s'engager dans

---

(1) Les paysans de l'Estramadure , de la Galice et des Asturies , mangent le gland du chêne.

un régiment d'infanterie : il y donna l'exemple de la subordination, et vécut d'une manière fort *retirée*, car il passait les mois entiers au cachot.

C'était à l'époque de l'invasion de Bonaparte. Les circonstances difficiles et l'absence du gouvernement légitime produisirent l'anarchie : Riégo crut que c'était le moment de voir récompensés ses services militaires : fort de sa conscience, et voulant éviter des longueurs, il se promut lui-même au grade de capitaine, avec lequel il se présenta, en 1808, à la junte de Séville.

Le sort voulut que, pendant toute la guerre de l'indépendance, le régiment de Riégo se trouvât toujours faire partie d'un corps d'observation : en sorte que la défense de la patrie resta confiée à des charlatans qui avaient la faiblesse d'aller se faire tuer sur le champ de bataille, au lieu de se conserver pour elle. Mais notre héros prit sa revanche et signala son courage lorsqu'il fut question d'exciter les soldats de l'expédition d'Amérique à se révolter contre leur souverain, et à rétablir les cortès jacobines de 1812. Il sortit de l'île de Léon avec une colonne de dix-huit cents hommes ; et telle était la confiance qu'il inspirait et l'adresse avec laquelle il manœuvrait, que les villes lui fermaient leurs portes, et que le nombre de ses soldats fut réduit à six cents. Son illustre compagnon Quiroga, qui ne s'attendait pas précisément à ce résultat, crut lui devoir marquer son étonnement en lui appliquant deux vigoureux coups, vulgairement dits *de pied*, sur le revers de sa personne, en ajoutant, avec un accent vraiment touchant, cette phrase que nous ne traduirons pas, dans la crainte d'en affaiblir l'énergie : « *Seo c..... usted no sirve para nada ni aun siquiera para limpiarme el c.....* » Depuis cet instant fatal, la patrie gémit sur l'inimitié qui règne entre ces deux braves.

Cependant Riégo est plus éminemment républicain que Quiroga : le premier est au second ce que Robespierre

était à Brissot. Riégo a fondé les fameuses sociétés populaires de *Lorencini* et de la *Fontana de Oro*, ce qui lui a valu le titre glorieux de *père des bonnets rouges*. C'est aussi ce grand homme qui a renouvelé en Espagne ces banquets fraternels de 93 en France. Il est l'auteur du chant héroïque *Tragala perro*, tant célébré, et à si juste titre, par nos journaux libéraux. C'est Riégo qui, à la tribune des cortès dont il a été membre, a proclamé les *descamisados* de tous les pays comme les seuls et véritables souverains de la terre. Les *descamisados* l'ont salué, par une juste reconnaissance, du titre de *vertueux*. Riégo, enfin, a eu l'incomparable honneur de présider le *congrès national*; et comme il a dédaigné d'apprendre à écrire, et qu'il fallait signer l'expédition des décrets, etc., il se fit faire une griffe à cet effet; mais il l'apposait toujours à rebours, ce qui était bien digne du président d'un peuple souverain.

J. A.

---

## LES PETITES AFFICHES DE LA Foudre.

### *Transcriptions hypothécaires.*

Contrat passé par-devant M<sup>e</sup> Friponneau et son confrère, contenant vente, par M. *J'ai-vos-dents*, d'une superbe maison imposée à 3,000 fr., à M. Benjamin, moyennant la somme de 1,500 fr.

Les parties contractantes se sont réservé la faculté de résilier ce contrat après les élections de 1825.

### *Biens de ville.*

A vendre. Un joli petit jardin tout parsemé de fleurs de Sainte-Hélène. Parmi ces fleurs on distingue celles surnommées *l'impériale* et la *libérale*, greffées sur la même tige.

Il est expressément défendu d'y déposer aucune ordure : on ne pourra y entrer qu'avec des billets. S'adresser, pour s'en procurer, place de la Chambre des Députés, à gauche.

*Vente de chevaux et de voitures.*

Une vieille rosse blanche empaillée, avec une notice historique sur l'animal défunt. Cet objet d'histoire naturelle est très-précieux, et c'est par un grand besoin d'argent qu'on est forcé de s'en défaire.

S'adresser place de la Bastille, et demander un monsieur Blond, ayant de gros favoris noirs.

Avis. — MM. les agens de change qui parient contre les royalistes trouveront toujours d'excellentes chaises de poste au marché des Jacobins, tout près de la Bourse.

*Dissolution de société.*

Le Comité directeur de Paris fait savoir à tous ses honorables correspondans que l'acte de société formé entre lui et les cortès d'Espagne est nul par l'effet des victoires remportées par les tyrans du monde.

M. T..... est chargé de nouer des relations avec d'autres peuples libres. On est prié de lui adresser des projets dans ce but philanthropique.

Les constitutions non affranchies seront refusées.

*Demandes diverses.*

On demande un homme assez patient pour écrire sous la dictée d'un ancien ministre. Les appointemens seront proportionnés au zèle du commis.

S'adresser au bureau du *Journal de Paris*.

— On désirerait acquérir, pour le service d'un établissement

public, une grande quantité de vieux papiers et des collections du *Miroir*, du *Pilote* et du *Courrier*.

Faire parvenir ses propositions au magasin des Lunettes, derrière le Théâtre-Français.

— Etienne, ancien valet, désire une place : il donnera ses anciens maîtres pour répondans de sa soumission.

— Mlle X...., professeur breveté pour l'enseignement mutuel, prévient les personnes qui veulent lui confier leurs enfans, que, pour une faible rétribution, elle les instruit et les nourrit.

Pour plus amples renseignemens, demander la marchande de lait d'ânesse, rue du Foin, n° 1.

— A céder. Un superbe buste fait de mémoire, et représentant Mme la princesse de Lamballe, par M. T....

### *Décès et enterremens.*

M. ...., *joueur d'orgue*, boulevard du Temple, au théâtre de l'Ambigu-Comique.

— Mlle *Pandore*, morte d'inanition le 26 septembre dernier.

— *Le Corsaire et le Diable boiteux* se sont tués en combat singulier.

— M. *Socrate*, en pension chez M. *Ladvocat*.

---

## *LITHOGRAPHIE.*

Un vieux soldat, couvert de plus d'un glorieux chevron, veillait à la porte de cet enfant sur qui repose tout l'avenir de la France. Il rêvait aux lauriers que ses compagnons cueillent en Espagne, et il regrettait de ne pou-



voir partager leurs dangers, afin de partager leur gloire. Tout à coup la porte s'ouvre; le duc de Bordeaux paraît dans son costume de général des dragons de la garde: il tient un journal à la main. Sans doute son auguste mère venait de lire au jeune prince le récit de quelqu'un de ces faits d'armes qui ne coûtent au prince généralissime qu'une heure de combat, et qui vivront éternellement dans l'histoire. Le grenadier présente respectueusement les armes. — Grenadier, dit le duc de Bordeaux, veux-tu me lire le bulletin? — Excusez, mon prince, mais ma consigne... — Ne crains rien, je demanderai ta grâce. — Le grenadier prend le journal en hésitant. Mais bientôt la bonté du prince l'encourage; et, d'une voix assurée, il lit: *Le fort de Santi-Petri est pris.* A ces mots le regard du jeune duc s'anime, son cœur bat plus vite, son front exprime quelque chose de plus martial; on dirait que l'impatience du courage se peint sur ses traits si doux, et que ce nouveau Crillon de trois ans est fâché qu'on ait vaincu sans lui.

---

## ÉCLATS.

Dans le dernier Numéro de *la Foudre* nous avons répété des *on dit* qui circulaient dans le public: l'écho en a retenti jusqu'au sein de l'Université, et l'*on dit* qu'il a provoqué des explications de nature à prouver que le public pourrait avoir eu tort dans son empressement à croire une mauvaise nouvelle. Nous nous applaudissons d'avoir donné lieu à ces investigations, car *la Foudre* sera toujours consacrée à faire jaillir l'éclair des vérités utiles. Toutefois, ce que nous ne sommes pas les seuls à avoir remarqué, c'est que la lettre insérée dans *la Quotidienne* et dans le

*Journal des Débats* viendrait, malgré l'intention de son auteur, à l'appui de notre première assertion. Mais nous aimons à croire que le caissier qui l'a signée s'est égaré dans l'indiscrete ardeur de son zèle. Caution bénévole et ensuite désavouée, il a cru, dit-on, que ses fonctions de caissier général adjoint s'étendaient jusqu'à se porter garant de toutes les probités universitaires ? ou peut-être a-t-il pensé que les membres d'une administration quelconque étaient tous moralement responsables les uns pour les autres *in infinitum* (1). Mais comme le caissier général, dont il est ici question, apprend au public qu'il est en même temps *administrateur de la Charité*, nous nous permettrons de lui demander si c'est dans sa *caisse* ou dans *la Charité* ( dont il est l'administrateur ) qu'il a trouvé le démenti qu'il donne au bruit public. Au reste, nous faisons cette observation parce qu'il nous paraît que le rectificateur des *on dit* est tombé dans le défaut que nous reprochons au système administratif actuel, et qui consiste à vouloir toujours chercher la probité et la politique au fond des *caisses*.

---

(1) Au reste, cet usage de répondre les uns pour les autres n'est pas nouveau : on le connaissait avant Pascal, qui en parle dans les *Lettres Provinciales*. Cette responsabilité réciproque était une des maximes établies par Fillucius, l'un des vingt-quatre auteurs jésuitiques. En voici le texte : « S'il arrivait qu'à la mort l'ennemi eût quelques prétentions sur vous, et qu'il y eût du trouble dans la petite république de vos pensées, vous n'avez qu'à dire que Marie répond de vous. — Mais qui vous a assuré que la Vierge en répond ? — Le père Barry en répond pour elle, et se rend caution pour la bonne mère. — Mais qui répond pour le père Barry ? — Comme le père Barry est de notre société, toute la société répond des promesses du père Barry. »

Les libéraux qui se trouvaient dimanche au Vaudeville ont témoigné, d'une manière très-scandaleuse, de la *répugnance* à entendre chanter des couplets en l'honneur du duc de Bordeaux. Un vieux militaire qui se trouvait là a interpellé les provocateurs du désordre, en leur disant : *S'il y a parmi vous quelqu'un qui ait du cœur, je l'attends au foyer.* Comme apparemment il n'y avait pas *quelqu'un qui eût du cœur*, il se fit un grand silence ; et MM. les libéraux débusquèrent sans bruit. On jouait ce jour-là *la Chasse aux Renards.*

---

Un émissaire des cortès, s'étant transporté dans une province que les dilapidations constitutionnelles avaient déjà ruinée, fit une proclamation pour consoler les malheureux Espagnols. On y lisait, entre autre choses, que *les cortès avaient le projet de faire de l'Espagne un paradis terrestre.* « La chose est faite, dit un alcade, en lisant ces mots : car les habitans sont déjà, dans ce pays, tous nus comme nos premiers parens dans le jardin d'Eden. »

---

On demandait à quelqu'un quelle différence il y avait entre *la Foudre* et défunt *Mir...* ; il répondit : C'est que l'une fait des *éclats*, tandis que l'autre ne faisait que des *éclaboussures.* (1)

---

(1) Eclaboussures, taches de boue. *Dict. de l'Académie.*

Depuis que les libéraux espagnols se sont donnés pour associée la peste qu'ils invoquent à leur secours, on ne les nomme plus la libérale faction, mais la putréfaction.

---

*Question.* Pourquoi les libéraux sont-ils si unis dans le mauvais succès?

*Réponse.* Il est démontré, par l'expérience, que deux hommes qui se noient ensemble ne se lâchent jamais.

---

Encore une colonne de *descamisados* faite prisonnière en Catalogne. Nous serions curieux de savoir si, lorsqu'ils la verront défiler, les *libéraux* chanteront leur refrain favori :

Et l'on est fier d'être Français  
Quand on regarde la colonne!

---

Le libéralisme est une ombre qui grandit lorsque le soleil de la royauté se couche.

---

On espère que, dans le traité qui aura lieu à la suite de

la guerre d'Espagne, le ministère français obtiendra enfin du ministère britannique que tous les individus de cette nation qui passeront le détroit seront tenus de savoir la langue française, car il y a long-temps que *les Anglais écorchent le Français*. (1)

---

Théâtre constitutionnel des Cortès. Le spectacle commencera par *Une Folie*; cette pièce sera suivie du *Déserteur*; le spectacle finira par *les Frères féroces*.

---

*Couplets chantés à la Société des Amis du Berceau,  
le 29 septembre 1823.*

### TRALALA.

RONDE POPULAIRE.

*Air connu.*

C'est aujourd'hui le vingt-neuf :  
Le quantième n'est pas neuf ;  
Mais convenez que ce jour  
Mérite un joli bonjour.

( *On danse ou on trinque.* )

Tralala, tralala, tralala. ( *Bis.* )

---

(2) Il y a beaucoup d'Anglais qui appellent cette formalité un certificat du *bon parlement*.

( 574 )

Au monde notre Henri vint  
Pendant l'an dix-huit cent vingt :  
Dans sept ans aux médisans  
Il dira : « J'ai mes dix ans !!! »

( *Même jeu.* )

Tralala, etc.

De l'honneur sans parchemins  
Il saura tous les chemins :  
Nos soldats , par maint haut fait ,  
L'auront bientôt mis au fait.

( *Même jeu.* )

Tralala, etc.

Il verra ce Lauriston ,  
Qui , pour montrer son bâton ,  
Court en Espagne , et d'un saut  
Prend Pampelune d'assaut.

( *Même jeu.* )

Tralala, etc.

Pour danser le *bolero*  
Aux champs du Trocadero ,  
Malgré tout le bacchanal ,  
Ils ont franchi le canal.

( *Même jeu.* )

Tralala, etc.

Saint-Sébastien est pris  
( Tant de nous on est épris ! )  
Et là , comme à Santona ,  
Le *Te Deum* s'entonna.

( *Même jeu.* )

Tralala, etc.

Don Gobès, d'orgueil pétri,  
Défendait *Santi-Pétri*;  
Mais don Gobès n'est pas fort,  
Et nous avons pris le fort.

( *Même jeu.* )

Tralala, etc.

Effroi de nos libéraux,  
Le modèle des héros,  
Louis rend les Andalous  
De notre bonheur jaloux.

( *Même jeu.* )

Tralala, etc.

En Espagne, sans nul frein,  
On chantait un vil refrain;  
Maintenant, en grand gala,  
On chante pour *Tragala*.

( *Même jeu.* )

Tralala, etc.

Henri, toujours grandissant.  
Et son sabre brandissant,  
Calmant les partis aigris,  
Nous dira : *Ventre-saint-gris!*

( *Même jeu.* )

Tralala, etc.

E. TH.

## ANNONCES.

Il vient de paraître chez N. Marc, libraire, rue Gît-le-Cœui, n° 4, un ouvrage sur le droit des gens, de M. Smalz, professeur de droit public à l'université de Berlin, traduit par M. le comte Léopold de Bohm (1). Dans un moment où tant d'événemens politiques se succèdent avec rapidité, ce manuel, écrit dans un style clair et simple, ne peut manquer d'être recherché, non-seulement par ceux qui se consacrent aux affaires publiques, mais aussi par les personnes du monde qui ne veulent acquérir que des notions générales sur cette science.

— *Notes sur la Suisse et une partie de l'Italie*, par le comte Théobald Walsh. A Paris, chez C. J. Trouvé, imprimeur-libraire, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 17. 1823.

Nous rendrons compte incessamment de cet intéressant ouvrage.

— Parmi les produits de l'industrie on remarque particulièrement deux petits chefs-d'œuvre de mécanisme dus à M. Lilloy, joaillier, rue Bourg-l'Abbé, n° 18, représentant un vaisseau avec tous ses agrès, et un régiment de lanciers. Ces objets ont été offerts par le Roi à notre duc de Bordeaux. M. Pilloy a aussi exposé des parures en perles fines, imitées de l'anglais, d'un travail remarquable. Honneur aux artistes qui affranchissent nos arts du joug de l'étranger!

— On annonce, comme devant paraître au 1<sup>er</sup> octobre prochain, un *Essai critique sur le gaz hydrogène*, par M. Ch. Nodier et A. Pichot.

---

(1) Un vol. in-8°. Prix, 5 fr.

---

DE L'IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,

RUE SAINT-HONORÉ, N° 315, VIS-A-VIS SAINT-ROCH.